Les Hellènes aimaient également l'adresse, même avec une certaine exagération. N'a-t-on pas établi, en effet, que le vol, subtilement accompli, n'était l'objet d'aucune répression et obtenait même des louanges? C'était pousser un peu loin le culte de Mercure. Celui de Vénus n'allait pas sans quelques abus. Dans les moindres villes une maison était consacrée à la Vénus populaire, et on pouvait s'y rendre et y stationner sans honte et sans déshonneur. Juvénal raconte même que l'impératrice Messaline se plaisait à visiter ces maisons religieuses de joie et à y faire les délices des portefaix romains. Le gîte de la Vénus populaire fait un contraste obscène avec les couvents de la Vierge Marie. Chaque civilisation tombe du côté où elle penche : le paganisme penchait du côté du plaisir, et,

rien, la collectivité tout, parce qu'elle représentait la patrie, cette entité puissante, unique source des grandeurs! Qui a fait les Thermopyles, sinon le patriotisme?... Ils n'étaient que *trois cents!*

Dans les temps modernes, nul n'a compris d'une façon plus élevée que l'antiquité l'utilité des enseignements patriotiques donnés à la jeunesse. Écoutons ces admirables conseils de Socrate à un jeune homme faible, chétif, gauche de tournure.

Il lui dit :

« Si tes compatriotes font la guerre, comptes-tu pour rien le combat que tu soutiendras pour défendre ta vie contre les ennemis? Dans les combats, combien d'hommes périssent à cause de leur mauvaise constitution, ou gardent leur vie au prix du déshonneur? combien d'autres sont faits prisonniers, et passent misérablement le reste de leurs jours dans la plus dure captivité, ou, tombant dans la plus triste des nécessités, après avoir payé une rançon supérieure à leur fortune, traînent leur vie dans la douleur et la misère! Combien d'autres encore, parce qu'ils manquent de vigueur, paraissent lâches et timides, et demeurent sous le poids d'une honteuse réputation. N'es-tu point effrayé de ces punitions attachées à la faiblesse, et crois-tu pouvoir aisément les supporter? Pour moi je crois plus facile et plus doux de se soumettre aux fatigues qu'il faut s'imposer pour acquérir de la force. Penses-tu qu'une constitution délicate soit plus saine et plus utile dans tous les événements qu'une constitution robuste? Méprises-tu les avantages que procure un bon tempérament? Cependant les hommes qui ont une bonne complexion et ceux qui

pour employer une expression de Pascal, faisait trop la bête, le catholicisme penchait du côté du rigorisme et faisait trop l'ange.

Non seulement le monde païen n'avait pas honte des plaisirs sexuels, mais il glorifiait la maternité. Ce peuple robuste aurait ri si on lui avait fait l'éloge de l'ascétisme. Il prenait la maigreur non pour un signe de sainteté, mais pour une marque d'impuissance. C'est pourquoi il encourageait tout ce qui ajoute à la joie de vivre : il adorait en Bacchus le vin généreux, réconfortant, et ne voyait même pas d'un trop mauvais œil une légère pointe d'ivresse. Bacchus, couronné de roses, était un dieu aimable ; les bacchantes, en leurs vifs ébats, en leur passion exubé-

en ont une mauvaise sont bien différemment partagés : l'homme bien constitué conserve sa santé, jouit de toute sa force, défend sa vie avec honneur dans les combats, se tire heureusement des périls, prête secours à ses amis, obtient par ses services la reconnaissance de sa patrie, acquiert un grand renom, obtient les premiers honneurs, passe le reste de sa vie heureux et considéré, et laisse à ses enfants de précieuses ressources.

« Si l'État n'ordonne pas publiquement les exercices militaires, ce n'est pas une raison pour les particuliers de les négliger! et ils ne doivent pas s'y appliquer moins assidument. Sache bien que dans aucune circonstance de la vie tu n'auras à te repentir d'avoir exercé tes forces. Notre corps nous est utile dans tous nos actes; il est toujours de la plus grande importance qu'il soit bien constitué. Dans les fonctions mêmes auxquelles tu crois qu'il a le moins de part, je veux dire celles de l'intelligence, qui ne sait que la pensée pèche souvent parce que le corps est mal disposé? Le défaut de mémoire, la lenteur de l'esprit, la paresse, la folie même sont des suites d'une disposition vicieuse de nos organes, et nous font perdre quelquefois les connaissances que nous avions acquises. Si au contraire le corps est sain, l'homme n'a pas à craindre de semblables infirmités; il doit même s'attendre à ce que la vigueur de son tempérament produise en lui des effets tout contraires. Et que ne peut pas un homme de bon sens pour éviter tant de maux et se procurer de si grands biens? D'ailleurs il est honteux de vieillir dans cette négligence, sans savoir jusqu'où l'on aurait pu porter sa force et son adresse. C'est ce qu'on ne peut connaître sans travail, car ces qualités ne se développent pas d'elles-mêmes. »

rante, n'étaient pas déplaisantes non plus. C'est être agréable aux dieux que d'user des biens qu'ils nous donnent, de jeter des feuilles de roses sur la coupe pleine de falerne. Lorsque le poète Horace, en ses voluptueuses poésies, conseille de « cueillir le jour », de vivre dans la joie du soleil, des fleurs, du vin sacré et des jeunes amours, il est le fidèle écho des sentiments païens. Si l'on tenait à noter encore une des différences profondes entre l'humanité religieuse païenne et l'humanité religieuse chrétienne, il faudrait, après avoir lu une page d'Horace, pénétrer dans la cellule ou le réfectoire d'un trappiste ou d'un chartreux. Là, pour tout ornement des têtes de mort, des tombes béantes; pour toute poésie, des malédictions contre les joies terrestres; pour toute nourriture et pour toute boisson, de l'eau, quelques racines, un peu de pain et des fruits sans saveur. Le contraste est frappant.

Au surplus, tout ne se réduisait pas dans l'antiquité à la doctrine du plaisir, à ce qu'on a désigné sous le nom d'épicurisme. Le paganisme avait le sentiment du droit et du devoir. Au point de vue moral, on n'a rien écrit de plus solide que le *de Officiis* de Cicéron; certains traités de Plutarque sont des chefs-d'œuvre de dignité et d'élévation. Dans les villes païennes, on avait (nous l'avons constaté déjà) le pieux respect des ancêtres, le culte profond des morts. On aimait la patrie, on la voulait grande par la prospérité matérielle, par les sciences, les arts et les lettres. Aucun peuple n'a dépassé les Grecs et les Romains dans la culture des lettres. La Grèce et l'antique Italie nous ont donné des génies incomparables. Quel poète fut plus merveilleux qu'Homère? Marie-Joseph Chénier a dit très justement :

> Trois mille ans ont passé sur les cendres d'Homère,
> Et depuis trois mille ans Homère respecté
> Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

Et que dire d'Eschyle, d'Hésiode, de Sophocle, d'Euripide, dans le domaine de la poésie dramatique ou de la poésie didactique; de Platon, d'Aristote dans le monde de la philosophie, d'Archimède dans le monde de la science? Or tous ces nobles et fiers génies font partie du génie religieux du paganisme. On récitait leurs vers, on jouait leurs œuvres, on commentait leurs découvertes en les rattachant aux croyances et à la civilisation païennes. Quant au sentiment patriotique, qui a produit tant de merveilles dans la haute antiquité gréco-latine, il était étroitement uni à la religion nationale. On se préparait aux combats par des sacrifices aux dieux, des pèlerinages aux autels sacrés, des invocations à la divinité.

Tout était prétexte à des cérémonies religieuses. Dix jours après sa naissance l'enfant païen était admis officiellement dans la famille par une cérémonie sacrée; à dix-huit ans il était admis dans la cité par un acte cultuel du même genre. Il montait dans la vie par l'échelle du culte religieux. Les dieux étaient associés à toutes les victoires et à toutes les défaites de la cité et de la patrie, tantôt traînés aux gémonies, tantôt associés aux honneurs du triomphe, suivant les caprices de la fortune.

Malheureusement, cette civilisation religieuse avait une tache : sous une apparence charmante elle cachait une

immense injustice. Le paganisme ne croyait pas à l'universelle fraternité des hommes. Il était dédaigneux et d'essence aristocratique. A sa base il avait placé l'esclavage. Pour faire germer et fleurir des générations de poètes, de savants, de guerriers et d'artistes, il avait courbé sous la servitude la multitude vouée aux travaux grossiers. On a pu comparer la civilisation païenne à une fleur exquise, à une plante rare éclose sur un fumier, ou encore à ces cariatides grimaçantes supportant des statues gracieuses. L'art de ces monuments est d'une élégance parfaite, d'une admirable puissance; mais regardez l'attitude des cariatides : elles semblent crier la douleur et demander vengeance au ciel de l'iniquité qui les accable. Toutes les fois que nous admirons l'antiquité païenne, nous oublions trop les injustices, les souffrances qui lui ont permis de s'établir et de durer. Le paganisme manqua de cœur pour les déshérités et les humbles.

C'est à cause de ce vice originel, bien plus qu'à raison de l'infériorité morale de ses légendes, qu'il a succombé. Il représente, dans l'histoire religieuse du monde, l'idée du particularisme local et national, de l'orgueil aristocratique de la race. Pour le Grec et le Romain, celui qui n'est ni de la Grèce ni de Rome, est un être inférieur, un barbare; pour le Grec et le Romain, celui qui ne jouit pas des prérogatives du citoyen libre, est un personnage vil, moralement misérable, dont on peut user et abuser. C'est un esclave. Le christianisme, si criticable à tant d'égards, si mal inspiré dans sa conception ascétique de l'existence, se montre bien supérieur, sur un seul point (mais décisif),

aux prétentions autoritaires et arrogantes, à l'orgueil de race des juifs et des païens.

Jésus, s'élevant au-dessus des âpres vanités juives, prononce à plusieurs reprises des paroles d'universelle fraternité. Il ordonne à ses disciples d'instruire tous les peuples; il ne craint pas de tendre la main aux Samaritains réputés impurs; il déclare que celui-là est son frère qui tient à lui non par les liens du sang, mais par la pureté des doctrines et de la vie. « Celui-là, dit-il, est mon frère et ma mère qui fait la volonté du Père céleste. » Grande et féconde parole qui place le sentiment moral au-dessus des étroitesses de race, de peuple et de caste ! L'auteur inconnu du quatrième évangile prête au même Jésus une pensée non moins haute et non moins fraternelle; c'est dans l'entretien au puits de Jacob, avec la Samaritaine : « Jésus donc arriva à une ville de Samarie, nommée Sichar, qui est près de la possession que Jacob donna à son fils Joseph. C'était là qu'était le puits de Jacob. Jésus donc, étant fatigué du chemin, s'assit près du puits : c'était environ la dixième heure du jour. Une femme samaritaine étant venue pour puiser de l'eau, Jésus lui dit : « Donne-moi à boire... ». Cette femme samaritaine lui répondit : « Comment, toi qui es Juif, me demandes-tu à boire, à moi qui suis une femme samaritaine? Car les Juifs n'ont point de communication avec les Samaritains ». La Samaritaine ajouta : « Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous dites, vous autres, que l'endroit où il faut adorer, c'est Jérusalem ». Mais Jésus lui dit : « Femme, crois-moi; le temps vient que vous n'adorerez le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem; le temps vient, il est déjà venu,

contemporains pour le génie païen. Gœthe n'a pas craint de dire qu'il regardait l'avènement du christianisme et la mort du paganisme comme un double malheur pour la civilisation, comme une cause de décadence et de recul. Si le paganisme avait duré, pensait-il, nous aurions continué à aimer la vie et à nous plaire aux manifestations de la vie. Au lieu de cela, nous avons eu le culte de la souffrance et de la mort; on a tourné les regards du monde vers un gibet où était attaché, saignant, un corps émacié. La riante nature, si douce aux regards des païens, a été enveloppée comme d'un suaire d'agonie.

Ces lamentations d'un puissant artiste ne contiennent qu'une part de vérité. Oui, sans doute, la chute du paganisme n'a pas été exempte d'influence funeste et rétrograde; oui, sans doute, sur bien des points, le christianisme a été une cause de dépression et de malheur, mais en nous révélant la mélancolie des choses, en insistant, comme il l'a fait, sur la tristesse et la douleur, il a avivé notre délicatesse, exalté nos espérances, agrandi nos émotions. Même dans la région de l'art, il a été utile en nous enseignant à compléter la notion de la beauté correcte, impassible et parfaite, par la notion de la beauté pittoresque à laquelle la douleur elle-même donne une puissance, un attrait délicat. Rien ne se perd dans la nature, la forme seule se modifie. Le poète Ronsard a eu raison de dire : « La matière demeure et la forme se perd ». Les religions, comme les hommes, s'affaiblissent, s'épuisent, meurent; mais les principes de grandeurs diverses, de fécondité éternelle qu'elles contenaient, survivent et contribuent à créer des religions nouvelles.

Le monde païen ne nous offre pas seulement, d'ailleurs, une religion basée sur une mythologie colportée par des *aèdes*, enseignée par des poètes comme Hésiode dans les *Travaux et les Jours*, par Ovide dans ses *Métamorphoses*. Il nous offre aussi des philosophes religieux qui, tantôt s'appuyant sur les croyances populaires, tantôt les commentant et les attaquant, ont fait faire un grand pas aux idées théologiques et psychologiques. En général, dans l'antiquité gréco-latine la pensée était libre et la controverse sans entraves. Il en devait être ainsi dans une religion indéterminée, flottante, échappant à la dure précision d'une Bible sacro-sainte, d'un Koran venu du ciel. La condamnation de Socrate est une exception qui, si lamentable soit-elle, n'est rien en comparaison des torrents de sang versés par le fanatisme juif, le fanatisme chrétien, le fanatisme musulman! Il y a, du reste, à remarquer que la condamnation de Socrate a un caractère politique autant que religieux. On le frappait, non pas à cause de ses opinions en elles-mêmes, et parce qu'elles étaient mauvaises ou fausses, mais parce qu'on en redoutait l'effet sur le patriotisme local ou national des Grecs, parce qu'on craignait qu'en ébranlant la foi aux dieux de la cité elles ne contribuassent à rendre les Athéniens plus faciles à la défaite. C'est en raisonnant de cette façon qu'à plusieurs reprises les Romains punirent les railleurs qui se moquaient des présages de bataille, riaient des poulets sacrés, affichaient leur scepticisme à l'égard des oracles.

Mais, sur le terrain de la discussion pure, de l'argumentation théologique et philosophique, les Grecs et les Latins pratiquèrent la plus large tolérance. Ce qui le prouve,

c'est l'abondance des écoles philosophiques en Grèce et en Italie. Quelques-unes d'entre elles sont l'honneur de l'esprit humain, et il serait injuste de n'en pas faire gloire, dans une certaine mesure, aux religions de l'antiquité qui laissèrent vivre et prospérer à côté d'elles ces écoles philosophiques. Elles enseignaient, concurremment avec la religion, la croyance à la divinité et à l'âme immortelle. Sur ces deux problèmes personne n'a plus magnifiquement parlé que Socrate et les philosophes de son école, parmi lesquels brille, au premier rang, le divin Platon. Même aujourd'hui, lorsqu'on veut démontrer la réalité de Dieu et la survivance de l'âme, on ne fait guère que rééditer l'argumentation puissante et poétique du glorieux disciple de Socrate. Le dialogue immortel où Platon montre Socrate s'entretenant avec ses amis, après sa condamnation et quelques moments avant sa mort, est une page de sublime philosophie. Le malheureux Socrate, condamné à mort pour crime d'impiété, console ses disciples qui pleurent, leur prouve que les condamnations qui atteignent le corps ne sauraient détruire l'âme, mais la purifient et l'ennoblissent, et, après les avoir élevés jusqu'à l'idée de l'âme immortelle, leur donne l'exemple de l'héroïsme en saisissant d'une main calme la coupe empoisonnée. Il entre dans la mort avec la sérénité d'un sage et d'un juste.

Les écoles de philosophie religieuse étaient de véritables églises; les disciples s'y rendaient en foule, écoutaient la parole du maître et la colportaient à leur tour dans le peuple. Le monde gréco-latin, tout en célébrant les mystères religieux, tout en honorant les divinités protectrices du foyer et de la cité, se plaisait aux libres spécu-

lations philosophiques. Il était déiste avec Socrate, sceptique avec Diogène, pessimiste avec Héraclite, optimiste avec Démocrite, stoïcien avec Zénon, matérialiste avec Épicure, panthéiste avec Lucrèce. La diversité des écoles, l'éclat de certains enseignements, produisaient une merveilleuse activité intellectuelle. Dans le culte polythéiste, cette influence de la libre et féconde philosophie se faisait sentir. Les mystères d'Éleusis, les cultes de Cybèle et de Sérapis étaient affranchis des étroitesses de certaines traditions. On y avait l'intuition d'une religion plus vaste que le polythéisme, plus unie aussi et plus universelle. A mesure que s'écroulaient les traditions antiques, on apercevait, dans la poussière des ruines, l'idée d'un culte grandiose embrassant tout le genre humain. C'était comme un soleil levant. Les larges conceptions de quelques philosophes, les hardiesses de certains esprits religieux, les disputes des sophistes elles-mêmes et la curiosité d'esprit des peuples polythéistes préparaient l'avènement d'un monde nouveau.

La curiosité intellectuelle des païens, cette curiosité si favorable aux progrès de l'esprit, ne cessa jamais de se manifester en Grèce et à Rome. Les citoyens de ces deux pays étaient prêts à tout entendre, curieux de tout savoir, disposés à tout discuter. Non contents d'avoir des milliers de dieux, ils avaient élevé une statue à un dieu nouveau avec cette inscription : *Au dieu inconnu*. Les *Actes des apôtres* nous ont tracé, dans une page pittoresque, le tableau de cette curiosité affable des païens[1].

1. *Actes des Apôtres*, chapitre XVII.
Verset 16. — Pendant que Paul attendait ses amis à Athènes, il avait le cœur outré, en voyant cette ville plongée dans l'idolâtrie.
Verset 17. — Il s'entretenait donc dans la synagogue avec les juifs et avec

Cette page des *Actes des apôtres* est une des plus suggestives qui existent dans l'histoire du monde religieux. Elle présente en raccourci une image vivante des cités païennes, de leur tolérance, de leur amabilité, de leur scepticisme.

Nous venons d'écrire le mot fatal, de désigner la maladie qui a tué le monde gréco-latin : le scepticisme! A force de tout discuter, on avait fini par ne plus rien prendre au sérieux et par ne s'attacher à rien. On regardait passer, avec un sourire dédaigneux, les événements, les idées, les hommes. On se croyait fort parce qu'on était méprisant. C'est le contraire qui est vrai. On le vit bien lorsque les barbares se précipitèrent sur ce monde léger, brillant, superficiel. Le souffle âpre et violent venu des forêts de la Germanie balaya le polythéisme comme le vent d'orage emporte les nuages flottants qui glissent sur le

ceux qui craignaient Dieu, et tous les jours dans la place avec ceux qui s'y rencontraient.

Verset 18. — Et quelques philosophes épicuriens et stoïciens conférèrent avec lui. Et les uns disaient : Que veut dire ce discoureur? Et les autres *disaient* : Il semble qu'il annonce des divinités étrangères. *C'était* parce qu'il leur annonçait Jésus et la résurrection.

Verset 19. — Et l'ayant pris, ils le menèrent à l'aréopage, en lui disant : — Pourrions-nous savoir quelle est cette nouvelle doctrine que tu annonces?

Verset 20. — Car nous t'entendons dire certaines choses fort étranges; nous voudrions donc bien savoir ce que c'est.

Verset 21. — Or, tous les Athéniens et les étrangers qui demeuraient à Athènes, ne s'occupaient qu'à dire et à écouter quelque nouvelle.

Verset 22. — Alors Paul, se tenant au milieu de l'aréopage, dit : Hommes athéniens, je remarque qu'en toutes choses vous êtes, pour ainsi dire, dévots jusqu'à l'excès.

Verset 23. — Car en passant et en regardant vos divinités, j'ai trouvé même un autel sur lequel il y a cette inscription : *au Dieu inconnu*. Celui donc que vous honorez sans le connaître, c'est celui que je vous annonce.

Verset 24. — Le Dieu qui a fait le monde et toutes les choses qui y sont, étant le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite point dans les temples bâtis par la main *des hommes*.

Verset 25. — Il n'est point servi par les mains des hommes, *comme* s'il

ciel. Qu'en conclure, sinon que pour fonder quelque chose de durable et de résistant la confiance est nécessaire, la foi indispensable?

L'absence de foi religieuse avait abouti chez les Grecs et chez les Romains à l'ironie fine, plaisante, mais aussi desséchante et stérilisante. De négations en négations, les prêtres polythéistes en étaient venus au mépris de leurs fonctions, de leurs dogmes et d'eux-mêmes. Lucien les appelait des « forbans en théologie ». Le peuple n'avait pour eux ni respect, ni considération, ni estime. La superstition seule retenait autour d'eux quelques vieilles femmes. Il arrivait pour les prêtres païens ce qui se pro-

avait besoin de quoi que ce soit, lui qui donne à tous la vie, la respiration et toutes choses.

Verset 26. — Il a fait naître d'un seul sang tout le genre humain, pour habiter sur toute l'étendue de la terre, ayant déterminé les temps précis et les bornes de leur habitation,

Verset 27. — Afin qu'ils cherchent le Seigneur, et qu'ils puissent comme le toucher de la main et le trouver, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous.

Verset 28. — Car *c'est* par lui *que* nous avons la vie, le mouvement et l'être; selon que quelques-uns de vos poètes ont dit, que nous sommes aussi la race de *Dieu*.

Verset 29. — Étant donc la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la Divinité soit semblable à de l'or, ou à de l'argent, ou à de la pierre taillée par l'art et l'industrie des hommes.

Verset 30. — Dieu donc, ayant laissé passer ces temps d'ignorance, annonce maintenant à tous les hommes, en tous lieux, qu'ils se convertissent;

Verset 31. — Parce qu'il a arrêté un jour, auquel il doit juger le monde avec justice, par l'homme qu'il a établi *pour cela*, de quoi il a donné à tous *les hommes* une preuve certaine, en le ressuscitant des morts.

Verset 32. — Et quand ils entendirent parler de la résurrection des morts, les uns s'en moquèrent, et les autres dirent : Nous t'entendrons là-dessus une autre fois.

Verset 33. — Ainsi Paul sortit du milieu d'eux.

Verset 34. — Il y en eut cependant quelques-uns qui se joignirent à lui, et qui crurent; entre lesquels était Denis, juge de l'aréopage, et une femme nommée Damaris, et d'autres avec eux.

duit pour les prêtres chrétiens dans le tableau scandaleux où le peintre Courbet montre des paysans se tordant de rire devant des prêtres rentrant ivres d'une conférence ecclésiastique, tandis que de pauvres femmes, illusionnées quand même, font le signe de la croix en face des serviteurs de Dieu titubant dans les vignes du Seigneur.

Les philosophes, de leur côté, n'avaient rien laissé debout des vieilles idées sur la cité et la patrie. Or, le respect de la cité et le culte de la patrie sont tout le paganisme national. L'un des plus grands et des plus érudits parmi les disciples de Socrate, Aristote, avait nié l'origine religieuse des cités. Dans son traité sur la *politique*, il avait essayé d'établir que les hommes s'étaient réunis, non pour obéir à des dieux, et sous leur direction, mais pour associer des intérêts et en tirer le meilleur parti possible. Le contrat social n'était qu'un contrat d'égoïsme. Les nuages célestes accumulés sur l'origine des peuples n'étaient que des nuages d'illusions. Il n'y avait pas de patrie divine, il n'existait pas de nations privilégiées. Si un peuple était prospère et puissant, c'était par la vertu de chacun de ses membres, par les efforts fraternels de tous et non parce que des dieux avaient déserté l'Olympe afin de se mêler à des activités terrestres.

La cité, dans cette hypothèse, n'était plus sacro-sainte; la patrie non plus. Le philosophe cynique Diogène enseignait qu'il faut se regarder comme le concitoyen de quiconque vous fait accueil et témoigne envers vous de sentiments de cordialité et de justice. Le philosophe Zénon et ses adeptes combattaient comme étroite la théorie qui limite notre affection et notre reconnaissance à un coin

isolé du monde. Dès lors, à quoi bon des dieux spéciaux, une religion nationale, des prêtres de la cité et du pays?

Mais alors à quoi se rattacher? Au miracle? on ne l'admettait plus; on n'en attendait plus. Aux dieux? on les avait congédiés. Au patriotisme? on l'estimait inutile ou dangereux. Le paganisme n'avait pas, comme le judaïsme, l'espérance d'un Messie qui viendrait rajeunir les croyances décrépites. Il ne pouvait pas compter sur un coup d'État de la Providence pour redorer le blason de l'Olympe. Il périssait tout entier et sans rémission.

On raconte que l'empereur Julien, après avoir essayé vainement de faire triompher le paganisme, s'écria, en mourant : « Tu as vaincu, Galiléen! » Cela était vrai. Mais, à son tour, le Galiléen devait être vaincu par la puissance qui a dévoré et dévorera toutes les religions. Elle porte ce double nom :

La Science, — le Progrès.